

RAPHAËLLE

MORCEAUX
DE VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534554

Dépôt légal : septembre 2026

Chapitre 1

Le réveil

Le réveil sonne. Il est cinq heures du matin. Je pousse un grognement tout à fait naturel que fait un être humain quand il est tiré de force de son sommeil. Je pousse la couverture. Assis au bord de mon lit, la même question trotte dans ma tête : Vais-je faire l'effort de renoncer à la chaleur de mon lit pour aller m'enfermer dans une salle de classe où je vais passer la journée à me demander ce que je fais là ?

Et comme chaque matin, je prends la décision la moins... sensée : me lever.

Donc je m'exécute, péniblement, en faisant craquer mes articulations. J'enfile les vêtements que, la veille, j'ai jetés en désordre sur le parquet de ma chambre. Je ne fais même pas attention à ce que je mets, cela n'a plus aucune importance.

Les escaliers grincent, j'ai horreur de ça. J'entends ma mère qui râle, comme tous les matins, et mon père qui l'engueule, comme tous les matins. Je rentre dans la cuisine, sors du placard des boîtes en vrac : des biscuits, des céréales, du chocolat, des biscottes...

Je ne fais pas attention à ce que je mange, cela n'a plus aucune importance pour moi, du moment que ça fait disparaître ma faim. Je crois même que le sentiment d'avoir « bien mangé » m'est depuis quelque temps devenu inconnu.

Aujourd'hui, c'est biscuits avec des carrés de chocolat au lait. J'ai horreur du chocolat noir.

Je bois du lait froid, ou chaud, je ne sais pas.

Je prends deux cachets d'aspirine avec mon jus d'orange puis je débarrasse la table, range tout dans le placard, passe un coup d'éponge...

Je regarde cette pièce, cet appartement qui me glace la peau, ce quatre pièces qui est ma maison, un endroit où on se sent bien, protégé, en sécurité...

Je mets des cahiers, des classeurs, des livres dans mon sac, sans regarder.

Je fourre mes pieds dans des baskets, n'importe lesquelles, j'enfile.

Je descends les escaliers très rapidement et comme tous les matins ma mère me dit :

« Tu vas trop vite, un jour tu vas t'emmêler les pieds et tu te feras mal ! Tu ne diras pas je ne t'ai pas prévenu !

— Oui maman... À ce soir. »

Je l'embrasse, j'attrape mes clés, ou peut-être celles de mon père... Et en route pour le lycée.

Dehors il fait froid, le vent érafle mes joues que je tente tant bien que mal de protéger avec mon foulard.

À cette heure très matinale, j'arpente les rues. Le brouillard, épais, plane au-dessus de moi comme un rapace attendant tranquillement l'affaiblissement de la pauvre bête pour lui plonger dessus et tenter d'en faire son repas. Je ne sens rien de particulier. Cela fait déjà bien longtemps que je ne ressens plus la fatigue, le stress, ou même l'angoisse.

Comment en suis-je arrivé là ?

Même le Bon Dieu ne le saurait point... s'il existait.

Autour de moi se démarquent des silhouettes devenant peu à peu des corps et surtout, des visages avec leurs expressions. C'est un peu mon moyen de passer le temps durant mon trajet : j'observe les passants qui, comme moi, se rendent sûrement à leur lieu de travail...

On y perçoit toutes sortes d'expressions, des sentiments pour la plupart négatifs, car oui, la joie n'est pas là, elle est restée au fond du lit, ne voulant plus sortir de sa cachette de peur d'être piétinée par l'atmosphère étouffante de la ville !

J'arrive au dernier rond-point. Je n'ai pas de boule au ventre ni d'autres formes d'anxiété présentes dans la vie courante des jeunes de mon âge. Il est trop tôt pour ça.

La grande grille est enfin visible à travers le brouillard. La distance se réduit très rapidement : à l'inverse de ce que l'on pourrait croire, j'aime aller au lycée ! Pas pour les mêmes raisons que la majorité de mes *camarades de classe*.

Les filles veulent que les garçons remarquent leurs nouvelles coupes de cheveux, leurs nouveaux vernis, l'effort dont elles ont fait preuve le matin même pour se maquiller en pensant être plus belles ainsi... etc.

Et les garçons veulent frimer et faire la cour aux filles qui ont le plus accompli les étapes que je viens de citer.

Moi, toutes ces choses ne m'intéressent absolument pas.

Après avoir franchi le portail, je traverse l'allée centrale qui mène aux casiers. Je ne fais plus attention aux remarques que les autres élèves font lors de mon passage. Je sais très bien ce qu'ils disent sur moi, et cela m'est bien égal. Je pousse la porte du petit bâtiment et là, je les vois, comme chaque matin, tous regroupés près du distributeur de chips. C'est vraiment fascinant le nombre de variétés de chips que peut contenir un distributeur, surtout celui-là. Je m'avance vers eux en souriant. Je suis heureux de les voir, comme chaque jour. Nous parlons de tout et de rien. Nous n'avons pas ces discussions qui portent sur les nouveaux habits à la mode, sur les nouvelles marques de skate, etc.

La cloche sonne.

Nous allons donc en cours.

Le professeur pointe enfin son nez après une bonne dizaine de minutes à attendre sa venue, assis dans le couloir.

On rentre silencieusement en classe, chacun va s'asseoir sur sa chaise respective et quand le professeur pense que l'on est prêts et attentifs, il commence son cours.

Les minutes deviennent alors très longues. Tout se fige autour de moi, comme si le temps s'était arrêté.

Je ne dis rien.

Je pense que mon mal de tête va passer tout seul, que cette envie de vomir disparaîtra d'elle-même.

Mais comme à chaque fois, je me trompe.

Le mal s'accroît et devient violent, brutal à en devenir insupportable.

Alors je me lève calmement de ma place et me dirige vers la porte à une allure moyenne.

Cela n'étonne plus personne, l'habitude probablement. Même le professeur ne semble pas avoir remarqué mon action. Cela m'arrange, je n'aime pas me faire remarquer.

J'ouvre péniblement la porte et pars en direction de l'infirmerie, que, comme chaque jour, je n'arriverai pas à atteindre.

Alors je vais là-bas, le seul endroit où je peux le voir.

Après avoir traîné mon corps avec mes dernières forces, je m'assois, enfin, sur le rebord d'une des nombreuses fenêtres de ce lycée. Je dépose de façon machinale mon sac par terre, et j'attends.

J'attends qu'il vienne à moi. Les minutes se font interminables. Plongé au plus profond de mon esprit, je réfléchis à tout ce qui me passe par la tête. Je me retrouve dans un état que je ne pourrais expliquer. Le brouillard revient et m'enveloppe entièrement. L'envie de vomir devient de plus en plus violente et incontrôlable. C'est quand je me crois totalement perdu dans mon désespoir d'adolescent qu'il apparaît devant moi. Sa seule présence suffit à me faire oublier l'existence du monde. Il s'avance, ni trop rapidement, ni trop lentement. Puis il prend place près de moi, en faisant bien attention à ne pas me toucher. Quelques secondes passent, le temps pour que les pulsations de mon cœur redeviennent normales. Et, sans rien demander à personne, il commence à chanter.

« We are the champions » de Queen.

Sa voix me fait voyager au-delà des nuages, là où l'air est respirable et où la vie rime avec *liberté*.

Juste avant qu'il termine sa chanson, je pivote lentement dans sa direction en faisant attention à ne pas le regarder, et je me penche vers lui.

Je peux voir ses bras s'ouvrir, me laisser la place pour poser ma tête sur son torse et finalement il les referme sur moi, délicatement.

Nous restons ainsi, sur le rebord de la fenêtre, et le temps semble disparaître. Au plus profond de mon cœur, je désire que cet instant dure une éternité, mais je sais que cela est impossible. Trop d'obstacles s'érigent entre nous. Quand il sent qu'il est temps pour lui de partir, il me relève doucement en me prenant par les épaules, puis, comme un fantôme, il repart sans dire un mot. Et je l'observe partir, lui qui est le seul à me comprendre sans avoir à me parler.

